



Béatrice Wilmos

tant de neige  
et si peu de pain

br

la brune

## Présentation

En 1919, Marina Tsvetaeva a vingt-sept ans lorsque, en pleine guerre civile, elle se retrouve seule à Moscou avec ses deux filles. Son mari s'est engagé dans les armées blanches et elle ignore s'il est toujours en vie. Dans une ville sous le joug du froid et de la famine, les difficultés matérielles la contraignent à laisser ses fillettes dans un orphelinat. Alia a sept ans. C'est une enfant d'une intelligence exceptionnelle. Irina a deux ans. Mal aimée et sans doute atteinte de troubles mentaux, elle va mourir de faim. Un drame qui pousse Marina à revenir sur sa vie passée pour essayer de comprendre comment elle en est arrivée à laisser périr son enfant dans un orphelinat, alors qu'elle en avait sorti l'aînée quelques jours plus tôt. Avec ce roman fervent, Béatrice Wilmos nous fait traverser deux années d'une vie percutée par la Révolution. Dans un dénuement extrême, Marina Tsvetaeva vole de l'encre pour écrire des poèmes, raconte dans ses carnets la douleur comme les joies dérobées aux désastres du temps, se retient de s'effondrer lorsque la tragédie la frappe. Poétesse, mère, femme amoureuse, Marina Tsvetaeva nous bouleverse.

*Journaliste, écrivain, Béatrice Wilmos est l'auteur de trois romans parus chez Flammarion (La Dernière Sonate de l'hiver et L'Album de Menzel) et Belfond (Le Cahier des mots perdus).*

## De la même autrice

*La Dernière Sonate de l'hiver*, Flammarion, 2006

*L'Album de Menzel*, Flammarion, 2010

*Le Cahier des mots perdus*, Belfond, 2013

## Note de l'éditeur

Les passages en italique précédés d'un tiret sont des citations d'écrits de Marina Tsvetaeva ou de ses enfants. Une liste en est présentée à la fin de cet ouvrage.

Le poème de Pouchkine est traduit par Louis Martinez et extrait du recueil *Poésies*, Gallimard, mars 2011.

Le poème de Lermontov est traduit par Katia Granoff et extrait de *l'Anthologie de la poésie russe*, Gallimard, 1993.

Illustration de couverture : © Klavdij Sluban

© Éditions du Rouergue, 2024

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Béatrice Wilmos



tant de neige  
et si peu de pain

la brune au rouergue

Mes chers arrière-petits-enfants, amants et lecteurs dans cent ans ! Je vous parle comme si vous étiez vivants, car vous allez l'être. (La distance ne me trouble pas ! Les jambes et l'âme sont aussi promptes à la détente les unes que l'autre !)

Mes charmants arrière-petits-enfants, amants et lecteurs ! Jugez-en vous-mêmes : qui a raison ? Et du tréfonds de mon âme, je vous dis – compatissez, parce que je méritais qu'on m'aime.

*Carnet de Marina*, 14 mai 1920

Quand pour chaque mortel se tait le jour bruyant,  
quand sur les avenues de la cité muette  
la nuit étend son ombre tamisée  
et que vient le sommeil, prix des labeurs diurnes,  
je dois dans le silence endurer longuement  
des heures de veille torturante :  
le repos de la nuit avive la morsure  
des remords, intimes serpents ;  
ma rêverie s'affole ; mon cœur, tenaillé par le spleen,  
déborde de noirs sentiments ;  
le souvenir, sans un mot, à mes yeux  
déroule sans fin son volume  
et, relisant ma vie avec horreur,  
je la maudis en frémissant  
et je me plains, amer, et pleure amèrement  
mais n'efface pas les lignes accablantes.

Pouchkine

Samedi saint, 28 mars 1920. Veille de Pâques. Marina note la date sur son carnet. La fenêtre dans le toit est ouverte. Déjà le soleil réchauffe le bois de la table sur laquelle elle écrit. Alia dort encore. Irina aurait eu trois ans le 13 avril prochain.

Elle a très peu pensé à elle ces derniers jours. Vivante, elle était si souvent absente que cette absence-là, celle de la mort, inéluctable, définitive, ne lui semble pas si différente. Qu'Irina fût là, dans le palais-grenier, ou à Bykovo, dans la maison de campagne de Lilia, ne changeait rien. Elle ne fut jamais pour elle une réalité. En fait, elle n'a même jamais cru qu'elle grandirait. Elle ne pensait pas à sa mort. Elle n'imaginait pas qu'elle mourrait dans l'enfance. Ce n'était pas cela, non. Simplement, c'était une créature sans avenir. Elle l'avait toujours su. Elle ne l'avait jamais aimée au présent, toujours en rêve. Elle ne la connaissait pas, ni ne la comprenait.

Elle regarde les trois photos qui ont été faites d'elle. Sur la première, prise par Lilia, elle a un petit visage rond, encadré de

boucles, un immense front un peu bombé, des yeux sombres, profonds. Elle était tout juste revenue à la maison, pleine de santé et les joues rosies par le grand air après deux semaines à Bykovo. C'était au début de l'automne dernier. Il faisait encore beau à Moscou. Elle chantonnait d'une voix si juste et bouleversante les premiers mots d'une comptine, « Pipeau zoue Pipeau zoue Pipeau fus'lé Pipeau doré ». Elle caressait la tête de Marina en disant « a-i-i, a-i-i-, a-i-i », ce qui voulait dire « gentille » avait traduit Lilia. Elle souriait, d'un sourire pudique, comme embarrassé, d'un sourire si rare comme rares étaient les fois où Marina l'avait prise sur ses genoux. Elle le faisait au retour d'une longue absence qui lui avait laissé croire qu'elle allait aimer Irina. Mais l'attrait de la nouveauté passait, l'amour tiédissait. Ne demeurait plus que la stupide et étrange Irina qui ne comprenait rien à rien, la gloutonne qui salissait sa robe, qui mâchouillait son chiffon et cachait son visage dans son bras replié. – Elle se cache pour échapper à tout, elle se fait son nid, disait Nadia, la nourrice à laquelle Irina s'était attachée. Elle se nichait dans ses bras, la tête enfouie contre son épaule, abandonnant son chiffon, laissant courir ses petites mains dans son cou et sur ses joues. Nadia la serrait contre elle, soufflait sur ses yeux, faisait mine de la dévorer de baisers. Irina riait. Marina n'en éprouvait aucune jalousie. Au contraire ! L'amour que Nadia portait à Irina la dispensait, elle, de l'aimer. Elle observait de loin les gestes précis et tendres qu'elle avait pour savonner Irina, l'essuyer doucement avec la serviette et recoiffer ses beaux cheveux souples et dorés. Elle se réjouissait de n'avoir pas à le faire elle-même. Elle était incapable de cette tendresse, elle le savait. Elle lavait Irina en la brusquant et l'enfant gémissait, la tête détournée, son torse maigre et ses petits bras raidis sous l'eau froide et le linge

rêche avec lequel elle la frottait. Elle détestait plus que tout la mettre sur le pot, ordonnait à Alia de le faire, voyait sa mine apeurée et dégoûtée, et se détournait.

Nadia ne couchait jamais Irina sans lui chanter une berceuse. Parfois, un petit sanglot interrompait le chant. Il se faisait un silence puis la berceuse reprenait. – Il faut lui caresser la tête, disait-elle en sortant de la chambre, sinon Irina ne s'endort pas.

Alia pose avec sa petite sœur sur les deux autres photos, prises dans le studio du photographe de la rue Bolvanovka. C'était juste après l'anniversaire des sept ans d'Alia, fêté avec une poignée de sucre candi et des crêpes de son sur lesquelles Alia avait fiché deux cierges à moitié consumés que lui avait donnés la vieille femme de l'église Boris-et-Gleb.

Est-ce vraiment ses filles, ces visages mornes, ces poses figées dans un décor artificiel ? Irina avec ses yeux comme des billes, écarquillés et d'encre noire, sa petite bouche serrée, la couronne duveteuse de ses cheveux au-dessus de son grand front, une expression d'attente et d'incompréhension dans le regard. Alia apparaît toute frêle dans une robe trop courte qui dévoile ses jambes maigres, chaussée de grosses bottines bien peu enfantines. Ses yeux cernés semblent démesurés. Ses cheveux sont coupés au bol. Sur la première photo, elle a appuyé sa tête contre celle d'Irina. Un geste de tendresse et de protection peut-être. Mais non. Alia n'aime pas vraiment Irina, elle en a un peu peur. Le photographe a dû dire – Rapprochez vos têtes mes petites, sinon vous n'entrez pas dans le cadre. Alors elle a incliné sa tête pour obéir et l'a bien vite redressée quand tout a été terminé. Sur l'autre photo, Irina est juchée sur un tabouret et Alia se tient debout à côté d'elle, un livre ouvert à la main. Le photographe a enroulé le pied du tabouret dans

une étoffe qui lui donne l'aspect d'un rocher factice. Irina a ce même regard grave et interrogateur, une esquisse de sourire apeuré. Ses petites mains sont posées dans les plis de sa robe, une robe blanche toute chiffonnée. Marina avait fait tirer ces photos pour les envoyer à Serioja. Elle voulait qu'il voie combien ses filles avaient grandi. Mais elle avait renoncé. Elle ignorait où il était.

Irina, telle qu'elle l'a vue pour la dernière fois à l'orphelinat, ne ressemblait à aucune de ces photos. Elle déambulait entre les lits du dortoir, amaigrie, son cou tendu comme celui d'un oisillon, les cheveux en bataille, ses yeux sombres, immenses, vides. – Irina ! Regarde qui est venu te voir ! a crié une surveillante. Mais Irina s'est détournée, sans un sourire, et elle a continué son chemin, chancelante dans sa robe d'indienne rose raidie de crasse, un croûton de pain serré dans sa main. – *Marina ! Excusez-moi mais elle ressemble affreusement à un phoque ! Affreu-se-ment !* a dit Alia.

À qui parler d'Irina ? À personne ! Alia ne sait pas. Elle ne lui a pas dit qu'Irina était morte. Elle a repoussé dans le débaras le fauteuil où elle dormait. Alia n'a posé aucune question et elle ne paraît pas s'étonner de l'absence de sa petite sœur. Sans doute la croit-elle encore à l'orphelinat.

Marina retarde sans cesse le moment de lui dire la vérité.

À Lilia et à quelques rares amis, elle a raconté qu'Irina était morte d'une pneumonie et leur a fait comprendre qu'elle ne voulait plus aborder le sujet.

« Ne pleure pas sur moi, ô Mère, toi qui m'as mis au tombeau... » Cette prière que chantaient les Flagellantes, moniales sans monastère errant par les chemins, résonne dans sa tête. C'était à Taroussa, à la Maison des Sables, au

matin du Samedi saint. Elle courait hors de son lit et se précipitait à la barrière du jardin. Les femmes se tenaient là, avec de grands rameaux de saule aux chatons gris, cueillis dans les bois. Impatiente et excitée, elle attendait qu'arrivât sa mère qui donnerait des œufs, de la farine et des fruits confits pour que les Flagellantes puissent confectionner le koulitch de Pâques. Elles la bénissaient et l'invitaient à rompre le jeûne avec elles. Sa mère refusait d'une voix sèche et l'entraînait vers la maison. Il faisait encore froid. La rivière Oka se libérait à peine de la glace. Les bancs de sable et les roseaux étaient couverts de neige. Au-dessus des champs dépouillés tournoyaient les milans.

Une première strophe jaillit.

*Deux mains reposent doucement*

*Sur la tête du petit enfant*

*Elles m'étaient données*

*Une pour chaque tête.*

La poésie comme une urgence pour attester de ce qui existe, l'arracher à l'indifférence, empêcher l'effacement. Car – *écrire, c'est vivre. C'est vouloir que quelque chose soit, et soit, peut-être, de manière éternelle. Quand ce n'est pas vivre, la main se refuse à la plume.*

*Deux mains reposent doucement...* Un poème rendra-t-il Irina plus vivante dans sa mémoire ? Ne pas croire à sa mort, ce n'est pas pour autant l'imaginer vivante et en bonne santé. C'est plutôt, comme les ronces du chemin tiraillent et arrachent le bas de la robe, garder accrochés à la conscience, en dépit de la volonté, la petite silhouette d'Irina recroquevillée dans le couloir de l'orphelinat de Kountsevo et le détour qu'elle a fait pour qu'elle ne la retienne pas, puisque de toute façon elle

existe si peu alors qu'Alia est malade, seule dans l'immense dortoir, et pleure de rage et de peur.

*Malgré les deux mains serrées  
Les plus hargneuses possible  
J'ai arraché aux ténèbres l'aînée  
Je n'ai pu protéger l'autre !*

Habillée de sa robe en laine à carreaux, Alia était allongée sous une mince couverture d'une repoussante saleté, le crâne rasé et les yeux irrités d'avoir pleuré. Elle poussa un cri de désespoir à la vue de Marina – Oh ! Marina ! Que de malheurs ! Que de malheurs ! Et sortant de sous son oreiller une mèche de ses cheveux, elle dit en sanglotant – Je l'ai gardée pour vous, en souvenir.

Dans les lits voisins, des petits gémissent ou somnolent, couchés tête-bêche, à peine couverts. Tous ont les cheveux rasés. À cause des poux, a expliqué la directrice.

*Deux mains pour lisser, caresser  
Les deux têtes sublimes  
Deux mains et voilà qu'une  
Est en trop, en une nuit !  
Elle a emporté Alia loin de l'orphelinat et laissé Irina.  
J'ai arraché aux ténèbres l'aînée  
Je n'ai pu protéger l'autre !*

Comme la mort fait peu de bruit, comme elle est simple. – Ni tonnerre, ni éclairs, ni « ça commence !!! » Mais simplement et tout à coup : la personne ne respire plus. Sans crier gare !

Sans crier gare ? Vraiment ?

Le jour de la mort d'Irina et peut-être même à l'heure de sa mort, un oiseau est entré dans la chambre où dormait Alia et trois petites bougies ont roulé sur le plancher. Marina y a

vu un signe du destin mais elle s'est trompée sur sa signification. Pas un instant, elle n'a songé à Irina. Seule Alia occupait son esprit. L'oiseau et les trois bougies étaient signes de guérison. Elle en était d'autant plus heureuse que le 2 février, on célébrait la Présentation du Seigneur au Temple, fête aimée entre toutes. Avec Alia, qui ce matin-là, précisément, se sentait mieux, elle est allée à l'église Boris-et-Gleb pour allumer les trois petites bougies devant l'icône de la Présentation. Au retour, pleine d'une force rayonnante, elle a rangé et nettoyé le palais-grenier, lavé les rideaux, et vidé la cendre du poêle. Elle a coupé des bûchettes pour le feu et poussé contre le mur le bois mort ramassé dans les squares.

*Claire et sur le cou très fin*

*Sur la tige légère*

*Je n'ai encore pas du tout compris*

*Que mon enfant est en terre...*

Le destin l'aura flouée. L'oiseau et les petites bougies roulées au sol étaient signes de mort et non de guérison. Ils étaient là pour Irina et non pour Alia.

La nuit dernière, elle a rêvé d'elle. Vivante ! Elle est debout devant elle, dans la robe rose trop longue, et tient un croûton dans sa main. Elle est restée morte pendant deux jours, constate-t-elle dans son rêve. Sommeil léthargique. Maintenant, elle est bien vivante. Pâle et maigre certes mais encore assez vive pour attraper un croûton de pain et le grignoter en déambulant dans la chambre. – Irina ! Tu veux du lait ? Et dans la semi-conscience du réveil, ces mots prononcés à voix haute – Je savais bien qu'elle n'était pas morte !

Par la fenêtre ouverte, elle entend les notes d'un piano. Alia est réveillée. Montée sur une chaise, elle observe la course des

nuages et rêveusement dit – *Marina, il y a un nuage qui passe. Peut-être est-ce la fumée du bûcher de Jeanne d’Arc ? Peut-être est-ce l’âme de votre mère ?*

– Ou celle d’Irina, murmure-t-elle et son cœur se serre quand elle pense à la trop courte vie de sa petite fille. – *Pourquoi es-tu venue sur terre ? Connâître la faim, chanter « äie doudou äie doudou », te balancer, essayer des rebuffades... Étrange, incompréhensible, mystérieuse créature, étrangère à tous, avec des yeux si magnifiques ! Et une robe rose si horrible !*